

## PHILIPPE SOLLERS

*(Brouhaha général)*

**J.A.** Si vous le vous voulez bien, nous allons commencer.

Tout d'abord, bien sûr, je remercie Philippe Sollers, au reçu de l'argument de ce séminaire, d'avoir accepté de participer à notre questionnement. Ce questionnement est local, spécifique ; il s'agit de savoir si l'invention de l'objet *a* par Lacan, en janvier 63, est venue modifier ou pas quelque chose dans le positionnement de l'amour tel qu'il était jusque-là problématisé dans la psychanalyse. Or il s'est trouvé qu'au moment où j'étais en train d'écrire l'annonce de ce séminaire paraissait dans *L'Infini* un entretien de Philippe Sollers dont le titre était « Lacan même ». Alors, que je vous dise...

**P.S.** C'est l'orthographe.

**J.A.** Non, justement je m'en dispense ! « Lacan m'aime », « Là quand même »...

Quand j'ai lu ce texte, il m'est venu une réflexion à l'origine de notre séance de ce soir. Je me suis dit : « Cela fait maintenant quarante ans que je parcours Lacan en long en large et en travers, et voici que Philippe Sollers, légèrement, publie aujourd'hui un certain nombre de propositions concernant Lacan auxquelles je souscris sans réserve aucune. » Là où j'usais de patientes et appliquées lectures, Sollers me donnait l'impression de parvenir, tel une flèche au point sur lequel je débouchais. J'étais sidéré !

Me surprenait d'autant plus cette convergence, ou ces convergences, que nos rapports à Lacan sont on ne peut plus différents. Au moment (début des années soixante) où Sollers rencontrait Lacan, je me disais, s'agissant de Lacan : « Voici un type qui, étant donné ce que j'entends dire de lui, est susceptible de me sortir de l'embarras dans lequel je suis. » Sollers lui, à la même époque, loin d'avoir souhaité s'allonger sur le divan de Lacan, a pris Lacan par les épaules, quasi paternellement ou, si vous préférez, comme un petit frère se rendant compte que son aîné n'est pas tout à fait au parfum. Il n'est donc pas illogique qu'il ait pu dire à son interlocutrice dans cette interview — et, quand même, la phrase est très forte : « Je sais de quoi je parle. » Cela fait évidemment contraste avec mon élection de Lacan comme quelqu'un à qui je pouvais parler pour savoir ce que je disais. N'est-il pas surprenant que malgré ces abords clairement différents, je puisse assentir à ce que Sollers dit de Lacan ? Je vais égrener rapidement quelques-uns de ces points pour en venir à la question même de l'amour.

✓ Sollers déclare qu'il convient de prendre Lacan dans ses hésitations, dans ses repentirs, dans ses silences, dans ses coups de gueule ; il me semble que c'est ce que nous pratiquons ici même depuis pas mal de temps.

✓ Sollers remarque que Lacan était seul, pas si seul. Eh bien c'est aussi quelque chose que j'ai relevé, notamment à propos de l'acte de fondation de l'École freudienne de Paris, en prenant au pied de la lettre la fameuse (fumeuse ?) phrase : « Je fonde aussi seul que je l'ai toujours été... » Alors que beaucoup de ces lacaniens, dont le transfert héroïse Lacan (une mésaventure qu'a connue Freud), tiennent à ce que Lacan ait fondé seul, je remarquai que cette phrase ne dit rien, absolument rien, du degré de solitude de Lacan. Oui, « seul, pas si seul » Lacan.

Sollers dit aussi parfaitement que « Lacan a pris une place affirmative considérable. » C'est bien pour ça, me semble-t-il, que nous continuons à interroger les vacillantes traces de ses propos.

✓ Questionné sur Fals, nom de Lacan dans *Femmes*, Sollers convoque le mot « falsification » et précise qu'il s'agit d'ouvrir la possibilité d'un faux qui dise le vrai. Or, c'est exactement ce que je me suis trouvé formuler au sortir de mon analyse chez Lacan. La première phrase dite à l'un de mes passeurs fut : « Je parle faux. » J'entendais : au sens musical de ce terme. À ma surprise, ce passeur n'a su que fuir devant pareille affirmation qui, horreur !, ne correspondait pas à l'idée qu'il se faisait du symbolique, de la vérité.

✓ Sollers n'apprécie guère l'écriture de Lacan : autant il goûte l'orateur, autant il trouve « sur-écrits » ses textes. Il est exact que beaucoup d'entre eux passent sans coup férir de l'illisible au vieilli. Ce n'est pas sans raison que nous prenons Lacan non tant par ses écrits que par les différentes versions de ses séminaires.

✓ Sollers remarque que Lacan était à côté s'agissant de Joyce. Nous en avons eu une preuve sur le moment même quand survint la bévue de Lacan sur l'épiphanie. Lacan n'a pas su s'appliquer à Joyce (cf. *Le Guerrier appliqué* de Paulhan) comme il s'était appliqué à Gide, à Schreber, au petit Hans ou encore à la lecture du *Banquet* de Platon. *Joyce le sinthome*, ce séminaire, vaut beaucoup pour Lacan, peu pour Joyce.

Je pourrais prolonger la liste de ces convergences ; mais autant vous les laisser distinguer vous-mêmes en lisant cet entretien de Sollers. Je voudrais donc juste mentionner deux autres traits qui, articulés, pourraient servir de point de départ à nos échanges de ce soir.

Lisant donc cet entretien, quelque chose m'est apparu qui a fonctionné comme l'apparition imprévue d'un paysage derrière un autre paysage. Il y a de cela quelques années, j'avais écrit que Lacan avait élu, pour ce qu'allait devenir son enseignement après son décès, un mode de

la transmission connu en Grèce ancienne sous le nom de « transmission épiclère » (chez les juifs, « lévirat »). Socialement réglé, ce dispositif est mis en branle lorsqu'un maître de maison, n'ayant pas d'héritier mâle, demande par exemple à un de ses frères d'épouser une de ses propres filles — il n'y a rien là d'incestueux —, de sorte que l'enfant issu de ce mariage puisse remettre en jeu, sa majorité venue, le *kleros*, le bien-fonds familial ; j'indiquais que si Lacan s'en était remis à cette transmission de type à la fois familial et exceptionnel, c'était pour cette raison qu'il n'avait pas d'élèves. Il n'y aurait pu avoir de prolongement de l'enseignement de Lacan que si un élève, que si des élèves avaient « fait un pas de plus », comme il aimait le dire, avaient repris les choses au point où Lacan les avait menées, c'est-à-dire au point où elles sont dans leur brûlante actualité. On reste loin du compte.

Or, dans cet entretien, Sollers localise un de ces points où les choses sont brûlantes, le sont depuis fort longtemps, et c'est ce qu'il appelle : « la question Sylvia ». La question Sylvia « dont l'objet chu n'est personne d'autre que Georges Bataille ». Objet chu, c'est-à-dire objet jeté avant qu'il ne soit tombé (selon la formule que j'ai reprise de Hugo), intempestivement jeté. Sollers aime l'allusion, et pourtant ce goût ne l'empêche pas parfois d'être tout ce qu'il y a de plus direct. Ainsi, en ce printemps 2002, laisse-t-il publier sa remarque selon laquelle : « Bataille était un problème considérable dans la région Lacan. » Je ne sache pas qu'au jour d'aujourd'hui cette remarque ait donné lieu à la moindre réponse.

Sollers écrit : « Laurence Bataille — fille de Georges et de Sylvia — en a elle-même subi les conséquences. J'ai dîné un seul soir avec Laurence Bataille et lui ai fait part de mon admiration sincère et d'ailleurs continuelle pour son père, pour son géniteur, à qui elle ressemblait beaucoup. Elle m'a interrompu en disant : “Écoutez non, quand on écrit certaines choses — la phrase est très forte —, on devrait penser à sa progéniture”. » Sollers ne nous dit pas dans cet entretien à quelles choses écrites par Bataille sa fille Laurence faisait allusion ; et peut-être ne lui aura-t-il pas demandé de précisions à ce propos. Et de poursuivre : « Voilà les familles. Donc le nom de Bataille a été censuré. Ça ne veut pas dire qu'il n'a pas continué à circuler comme adresse. C'est quelque chose qui aurait dû être étudié depuis longtemps, et qui est absolument stupéfiant. » Et en effet, comme pour mieux enfoncer ce clou, Sollers boucle cet entretien sur Bataille. « Le nom de Bataille, dans la région — c'est quelque chose qui est absolument stupéfiant — le nom de Bataille dans la région, la région, c'est aussi bien les sœurs de Sylvia, tout ça n'a pas été étudié par tabou. » Je crois l'emploi de ce mot parfaitement approprié. « Cela me paraît très important. Pourquoi Bataille était-il l'objet chu de cette constitution familiale, avec une hostilité des femmes considérable bien sûr ? »

Réponse, ou début de réponse : « Il aurait rendu les filles immariables. C'est très mal vu d'être Bataille pour les matriarches de la région, n'est-ce pas ? C'est très mal vu. Très mauvaise réputation. Une vie qui n'est pas souhaitable. Trop de liberté. » Eh bien voilà, si nous allons chercher Lacan à l'endroit de l'amour, ce sera en ce point qu'indique Sollers, en ce point où Lacan aurait manifesté, à l'endroit de l'amour, quelque chose comme son trop de liberté. Mais en quoi ?

Ce paysage derrière le paysage, voici qu'aujourd'hui Sollers nous le désigne : Bataille, Bataille avec sa mauvaise réputation, Bataille mis de côté. De là la conjecture suivante : Lacan aurait élu un gendre épicière d'autant plus « aisément », si j'ose dire, qu'il aurait lui-même, en épousant Sylvia Bataille, *déjà lié* mariage et enjeu de doctrine, un enjeu éthique, érotique aussi bien. Était-il si aisé d'écarter Georges Bataille ? On peut difficilement négliger que les seuls deux enfants qui se sont trouvés se régler sur l'enseignement de Jacques Lacan au point de devenir psychanalystes d'obédience lacanienne, Laurence, fille élue comme telle, et Judith, portèrent toutes deux le nom de « Bataille ». Sibylle, née Blondin, qui ne mangeait pas de ce pain-là, écrivait, en 1994, dans l'avertissement (quel mot !) de son puzzle, et au présent, qui plus est : « Bataille est le nom de la seconde femme de mon père. »

Autrement dit, un lien entre famille et frayage était *déjà constitué* avant que ne se mette en place la transmission épicière. Tout d'abord il s'est agi, par le biais familial, d'écarter un dire (celui de Bataille) ; puis également d'écarter un dire (celui, trop libre, de Lacan), le temps d'une génération.

Lacan – l'homme public, l'enseignant – se sera-t-il entièrement soumis à cette familiale mise à l'écart de Bataille ? Sollers se scandalise justement du peu de place de Bataille dans les *Écrits* : une seule note de bas de page, un Bataille cavalièrement expédié donc, et aucune mention du nom de Bataille dans l'index, un très remarquable oubli en effet. Pourtant, quelques déclarations de Lacan le montrent à l'occasion délesté de ce qui fut donc un des enjeux de son mariage avec Sylvia. Ainsi, juste avant la parution des *Écrits*, déclare-t-il (séance du 1<sup>er</sup> juin 1966 de son séminaire) : « *L'Histoire de l'œil* est riche de toute une trame bien faite pour nous rappeler si l'on peut dire l'emboîtement, l'équivalence, la connexion entre eux de tous les objets petit a et leur rapport central avec l'organe sexuel. » Lacan aura donc, partiellement tout au moins, gardé ses coudées franches. Cette liberté maintenue concerne l'érotique.

Le propos de Sollers, dans « Lacan même », permet de formuler l'enjeu de cette redoublée emprise familiale sur la doctrine. Cet enjeu, en effet, est parfaitement dit par la réplique que

lui donnait Laurence Bataille avec son « Écoutez non ». En un premier temps, un *kléros* (Bataille) est frappé d'un signe négatif, maintenu comme exclu. Tandis que, dans un second temps, avec la mise en place de la transmission épicière, un (autre ? c'est toute la question) *kléros* est apparemment positivé, mais il s'agit de ne pas transmettre ce possiblement (ce sans doute ?) intransmissible « trop de liberté », de produire, à sa place et comme en tenant lieu, un objet jugé lui transmissible, car conforme aux valeurs familiales convenues, celles qui laissent de côté l'érotique de l'objet petit a (celle de l'*Histoire de l'œil* aussi bien ?). Qu'on se le dise : les filles doivent être mariables, et les pères doivent s'employer à les produire telles. Certaines femmes sont, en effet, intraitables (aussi intraitables qu'Antigone) sur ce point avec lequel on ne badine pas. Question : une psychanalyse réussie ne rend-elle pas une analysante immariable ? Ce que Lacan disait d'une entrée au couvent au décours d'une analyse (signe d'une analyse ratée selon lui) ne serait-il pas également vrai pour cette autre forme de vœux qu'est le mariage dit civil ?

Une autre remarque de Sollers dans cet entretien importe beaucoup. On lui demande : « Qu'est-ce qu'il cherchait finalement Lacan, selon vous, qu'est-ce qu'il cherchait ? » Il réfléchit. Réponse : « L'amour qu'il n'a pas obtenu. » Question : « Qu'il n'a pas obtenu ? » Réponse : « Il n'a pas été aimé. » (Je vous rappelle ici son « je sais ce que je dis »). Question : « Qu'il n'a pas obtenu quand ? – Jamais. – Vous voulez parler de sa vie, de son enfance ? – Oui, de tout. De sa constitution. Il n'a pas été aimé. Il y a de quoi devenir furieux et je pense que ça le tourmentait beaucoup, et je crois qu'il aurait voulu une reconnaissance beaucoup plus large : la soumission de l'université, la réalisation d'un rêve mégalomane, une volonté de puissance généralisée. Je crois qu'il a eu ce rêve de toute-puissance. » Question : « Pour avoir l'amour que selon vous il n'aurait jamais obtenu ? » Réponse : « J'ai toujours eu l'impression qu'il n'avait jamais été guéri d'un bobo d'amour, d'un gros bobo. Ça n'allait pas quoi. »

Ce qui peut là concerner la biographie de Jacques Marie Lacan n'importe pas en soi, mais peut nous aider à préciser, concernant l'amour, quelle pourrait être la position du psychanalyste Jacques Lacan. On peut lire ce propos de deux façons. Première lecture, disons, si cela vous chante, médicale (on parlerait de névrose, de mégalomanie, peu importe, ce n'est pas très intéressant) : Lacan cherchait l'amour, et il ne l'a pas obtenu. Mais vous pouvez aussi lire — et là la chose me paraît à la fois plus intéressante et plus nouvelle — que Lacan cherchait une certaine sorte d'amour : l'amour qu'on n'obtient pas. Il suffit pour cela d'écrire

avec des tirets la suite des mots : l'amour-qu'il-n'a-pas-obtenu. L'objet serait celui-là : l'amour qu'on n'obtient pas.

Question : est-ce cette recherche d'un amour qu'on n'obtient pas qui aurait fait de Lacan un psychanalyste ? Et la chose vaudrait-elle seulement pour lui ou bien pour tout un chacun qui se trouve en position de psychanalyste ? Aller au-devant d'un amour qu'on n'obtient pas n'est pas la même chose que tomber amoureux et, à la suite de diverses circonstances, se retrouver le bec dans l'eau, telle cette théorie de femmes éplorées dans leur lamento auxquelles Ovide prête sa plume (cf. *Les Héroïdes*). Dès lors que quelqu'un viserait comme tel l'amour-qu'on-n'obtient-pas, il devient hors de propos de parler de frustration, de castration, de privation, de masochisme ou de quoi que ce soit que vous voudrez. Cette recherche d'un amour qu'on n'obtient pas, serait-ce là le trop de liberté que Lacan aurait pris à l'endroit de l'amour ? Cet amour est-il une figure absolument nouvelle de l'amour ? L'amour des troubadours, on le sait, n'obtenait pas ce qui pourtant était visé, c'est-à-dire le *joy*. Mais on ne peut pas dire pour autant qu'était visé de ne pas obtenir le *joy*. Question : qu'est-ce que ça peut bien faire à quelqu'un, à savoir l'analysant, d'avoir affaire à un partenaire qui, comme tel, tendrait à obtenir de ce quelqu'un l'amour qu'on n'obtient pas ? Il me semble que cette question est plus intéressante, plus juste psychanalytiquement (étant donné qu'une psychanalyse commence avec le transfert) que la question rebattue du désir du psychanalyste. Cet amour qu'on n'obtient pas, n'est-ce pas en quelque sorte cette solitude « pas si seule » que Lacan présentifiait auprès de Sollers ?

Essayons de lier ces deux derniers traits, la question de la transmission épicière et celle de l'amour qu'on n'obtient pas. Y a-t-il, entre ces deux positions, un nouage possible ? Je crois que oui. Oui, car le champ de l'épiclérat implique un centrage de la subjectivité sur le bien-fonds familial, sur le *kleros* ; c'est lui, le *kleros*, qui bénéficie de la brillance de l'*agalma*, c'est lui qu'on aime, c'est lui qu'on chérit, qu'on cajole dans son momentané abri. Tout l'amour est alors centré sur cet objet et sur sa (non)transmission. Autrement dit, l'amour n'est pas porté ailleurs. Personne n'en bénéficie ou n'en pâtit (comme vous préférez). Telle est la véritable ascèse de l'épiclérat. Autrement dit, plus question, sinon là, dans cet objet, d'amour de transfert. D'où l'on peut conclure : plus question, non plus, avec ce centrage sur l'objet à transmettre, de l'amour qu'on n'obtient pas.

Voilà quelques petites réflexions à propos de ce « Lacan même ». Et donc nous avons convenu avec Sollers qu'il allait, comme ça, rebondir.

**P.S.** Merci beaucoup. Tout de même, je vais me permettre de citer la fin de ce « Lacan même » pour aller dans le sens qui vient d'être évoqué, où je raconte une anecdote parlante. C'est à propos de Bataille et de Lacan, au confluent du dire d'une femme qui s'est appelée successivement Bataille et Lacan. Ce sont deux noms qui sont en effet importants, si une femme passe de l'un à l'autre. Ça se passe dans une soirée ; Lacan est assis par terre, et je suis assis à côté de lui ; et il y a Sylvia, Sylvia Bataille, Sylvia Lacan, qui est là tout près, et qui bavarde. À un moment, Lacan veut se lever, il n'est plus très jeune, n'est-ce pas ; assis par terre, gentiment il veut se lever et il trébuche. Et immédiatement, vous voyez comme je suis, je m'arrange pour qu'il tienne debout. Je suis comme ça ! Et Sylvia, s'adressant à moi me dit : « Mais laissez-le, maintenant, il est grand ! »

**J.A.** Il a soixante-quinze ans.

**P.S.** « Il est grand maintenant, ce n'est pas la peine de l'aider à marcher. » Finalement, il aurait pu tomber. C'était dit un peu en cherchant l'accord avec moi. Je me rappelle d'ailleurs, puisqu'il est question de ces deux noms, que je me suis retrouvé un jour avec Georges Bataille et sa femme d'alors, qui s'appelle Diane, au café de Flore, et bizarrement, Bataille qui était quelqu'un de très doux, de très... de très réfléchi dans ses propos, était en train de me dire, de me faire des compliments, je ne sais plus pour quoi, le premier livre... et Diane Bataille était très agressive à son sujet, faisait des réflexions désagréables, du genre : « Évidemment quand on est jeune »... Ah ! Vous voyez la scène : il y a du vieux, ou du vieux supposé, une femme qui est là dans la gestion de cette vieillesse supposée, de cette possibilité incapacité physique, et moi je suis jeune, n'est-ce pas ?, et je dois dire, assez sédui... enfin... pas mal !, pas trop mal, même assez... ! Bataille est assez gêné par les réflexions de Diane, il se lève, parce que c'était vulgaire. Il y aurait lieu de méditer beaucoup sur le concept de vulgarité. Je propose de l'inscrire à la réflexion psychanalytique. Le mot « vulgaire » a été, comme vous le savez sans doute, inventé par Madame Germaine de Staël, en 1800... et je pense qu'il faudrait se pencher dessus. Un séminaire sur la vulgarité me paraît urgent... très urgent. Donc, c'était vulgaire. Vulgaire parce que c'était supposé, c'était « on se comprend ». À partir de quoi, d'ailleurs ? À partir de quoi ? Alors : « Il est grand maintenant ! » Tout ça est intéressant, parce que c'est toujours dans un contexte social, ce n'est pas n'importe quand, n'importe où, n'importe qui. Il y a lieu de préciser que le contexte de l'époque est je dirais à tendance — ce mot paraît lointain, voire tout à fait dérisoire aujourd'hui, quoique... faudrait faire de la généalogie — communiste. Ouais. Ça se passait en milieu d'ex-stalinistes, et là aussi je propose d'inscrire la question de la persistance presque pavlovienne, historique, des réflexes « communistes » dans

l'histoire éventuelle, réelle, vraie, sous-jacente, terrible, du communisme. C'était dans ce contexte en tout cas que « il est grand maintenant » avait donc une agressivité de classe, une agressivité sociale, une agressivité nette, s'agissant de Lacan. Lacan... je lui ai dit un jour : « Vous êtes un bourgeois d'avant guerre. » C'était... évident ! N'oubliez pas que tout ceci se passe sur fond de conflit de classes. Je vais être anarchiste pendant trois secondes... Non, c'est fini ! « Il est grand maintenant ! Ce n'est pas la peine de l'aider à marcher... » C'est toujours intéressant de se demander comment les hommes vivent avec les femmes, et lesquelles, celles qui sont en représentation, celles de la nuit, celles qui sont dans tel ou tel contexte social, tout ça est passionnant s'agissant de Lacan ! Vous pouvez lire un très beau roman de moi qui s'appelle *Femmes* au pluriel, qui a vingt ans d'existence, où ces sujets, parmi bien d'autres, sont évoqués ; il faut absolument relire ce livre, je vous assure qu'il est tout à fait, tout à fait d'actualité..., sur bien des points, y compris la clonification éventuelle. Et donc, ça me choquait moi, je trouvais ça bizarre. Et ça évoque un autre souvenir, c'est comme ça que je conclus cet entretien, c'est vrai qu'à l'époque j'écrivais sur Georges Bataille, sur lequel j'ai beaucoup écrit, et je voulais montrer à Lacan, je venais lui montrer ce que j'avais fait, je ne sais plus ce que c'était, un texte que je venais de faire sur Georges Bataille. Nous sommes au début des années soixante, là, tout à fait au alentours de ce fameux objet a qui n'empêche pas Lacan de mettre Bataille dans les *Écrits*, rejeté en note, n'est-ce pas. Je me rappelle, quand les *Écrits* sont parus, je ne sais pas si ça a été corrigé depuis, mais enfin ce qui était étrange, c'est qu'il y avait cette note, mais vraiment minimale, on ne peut pas traiter l'œuvre de quelqu'un comme Georges Bataille par une petite note le comparant à Schreber ! C'est pas ça ! Eh bien dans l'index, vous savez comme c'est révélateur, les oublis !... Vous avez l'index des noms cités dans les *Écrits*, le nom de Bataille avait disparu. Ce n'est pas sans intérêt d'autant plus que ce nom-là restait en fonction dans les adresses ; c'est très étrange, personne n'a vraiment enquêté là-dessus, je ne suis pas journaliste, ça m'intéresse, je vais droit au but, mais il y aurait un article saisissant à faire sur la façon dont le nom de Bataille a continué à être employé... alors Bataille était dessaisi socialement, les filles auraient été immariables, et en effet les sœurs étaient là, Rose Masson, la femme d'André Masson, la femme de Piel, les trois sœurs... C'est très intéressant cette histoire, jamais étudiée... c'est infernal à la fin ! Et donc, il y avait une sorte de type pas bien, dans la famille, bien qu'on utilisât encore son nom, pour des questions d'adresse... bizarre... il était pas propriétaire, il était pauvre. Nous étions à une vente pour subvenir à un achat d'appartement, il est mort assez vite, d'ailleurs, sous le regard réprobateur de sa pauvre femme... Vous voyez le problème... Je

pense qu'il y a là une sorte de matriarcat en bien ! J'apporte donc un texte sur Bataille, je savais que ça intéresserait Lacan, et c'est Sylvia qui m'ouvre et qui me dit : « Qu'est-ce que vous venez faire ? » Je dis : « Je dois montrer à Lacan ce petit texte que j'ai écrit sur Bataille. » Et elle me dit — et je vous assure que c'est vrai : « Ah bon ? Vous vous intéressez à Georges ? » (*silence*). Et alors, je dis ça... Je termine donc cet entretien par cette phrase : « Bataille pour moi ce n'était pas Georges et Lacan n'était pas un enfant ! » Ça pose la question, épicière ou pas, de ce pouvoir féminin sur les régions, comme je les appelle, que vous fréquentez vous, et la question en effet du père et de la fille. S'agissant de Freud et de Lacan, eh bien je ne vais pas, on est pressés... Qu'est-ce que c'est qu'un père avec sa fille ? Après tout c'est une question peut-être essentielle : toutes les mères ont été des filles ? Et de mère en fille : les filles ont grandi... La question reste toujours la même. C'est la raison pour laquelle m'intéressant de plus en plus à Shakespeare, j'insisterai sur le vieux Shakespeare, qui est de plus en plus tenté par des réflexions sur la transmission directe de père à fille ; bien entendu, il faut trouver quelqu'un pour satisfaire biolo... enfin, sexuellement, mais ça... Enfin, cette question de père à fille me paraît toute fraîche, voyez-vous. Vous avez qu'à lire *La Tempête*... On ne parle pas assez de Shakespeare... et donc, eh bien oui, il y avait chez ce vieux Lacan quelque chose de shakespearien, bien sûr ! J'ai fait tout ça, mais est-ce que ça sert à quelque chose ? C'est pour rien peut-être que j'ai fait tout ça. L'amour qu'on n'obtient pas, qu'on n'a pas obtenu, il n'y a pas lieu d'en faire un horizon indépassable ; l'amour ça s'obtient. C'est une bonne nouvelle que je vous annonce ! Évidemment, j'ai honte de vous dire ça parce que ça ne mène pas en analyse... Mais Lacan lui-même finissait, si je m'en souviens, par douter — et c'est là sa grandeur et même sa fécondité analytique — de la psychanalyse, il n'y a aucun doute là-dessus. Et donc, qu'est-ce que c'est que cette histoire oui... quelle histoire ! Qu'elle soit devenue folle comme on dit, fragile brouille un peu la question. N'oubliez pas, quand même, que Joyce adorait Lucie. Quand Joyce est mort, sa fille est là, on l'enterre et elle dit : « Il est en train de nous faire une blague, il a... arrête ! quoi... sors ! » Moi je trouve que c'est de l'amour, qui se paye évidemment de la folie. L'amour se paie pratiquement toujours de la folie, et c'est justement là-dessus qu'une nouvelle conception de l'amour, un nouvel amour, comme dit Rimbaud, une nouvelle raison, un nouvel amour, et pas... et relayés par les drames mis en musique de la séparation définitive, c'est là-dessus qu'il faudrait peut-être réfléchir... En tout cas, vous faisiez allusion à Laurence, bien sûr, elle a vraiment dit ça, c'était aussi choquant que de me dire de Lacan : « Il est grand maintenant ! » Enfin, c'est invraisemblable : « Quand on écrit on devrait penser à sa progéniture »... ! à la

famille ! Alors vous vous rendez compte si un artiste devait d'abord penser à sa famille au moment d'écrire, de peindre, où en serions-nous ? Peut-être vers aujourd'hui de plus en plus ! Ah, voilà la raison de ma présence, sans quoi... De plus en plus vers aujourd'hui, c'est vrai, on devrait penser à ce qui peut ou pas plaire, les enfants... peut-être... la famille ! Oui. Famille. « Famille je vous hais », disait Gide. Le premier amour de Lacan, qui tournait autour de ça, qui était professeur de lettres, pédophilique, n'est qu'un grand amour de la famille. Pour aller plus loin que la famille, il faut évidemment inventer une autre position que celle de la perversion, et pas obligatoirement celle d'une psychose réussie, que Lacan considérait comme étant le cas de Joyce, je vous le signale. Parce que les conversations qu'on a eues à l'époque sont vraiment parmi les plus bizarres que j'ai eues avec quelqu'un qui s'est trouvé s'emparer du problème, en effet, il sentait que c'était ça le dossier, Joyce. Alors j'étais là... Décidément je suis là souvent ! Et en effet, il me disait cette chose extravagante : « Mais enfin pourquoi est-ce qu'il a publié *Finnegans Wake* ? »... Vous voyez, nous sommes en 2003, je ne sais pas si ce à quoi je fais allusion parle à quelqu'un ici, parce que tout ça est très vieux et en même temps très en avance sur nous, ce sont des éléments essentiels : pourquoi publier *Finnegans Wake* ? Et je lui disais : « Mais enfin, enfin... bien sûr... il aurait dû laisser ça comme des petites recherches, des calembours qui n'en étaient pas... » C'est inouï ! Voilà une œuvre capitale du XX<sup>e</sup> siècle, parue en 39, mais écouter, après 75, Lacan me dire : « Pourquoi a-t-il... ? », mais quelle tristesse ! Quelle tristesse ! Je ne vais pas vous faire l'histoire de *Finnegans Wake* de Joyce, c'est dans tous les livres... Bien sûr qu'il voulait le publier, le signer ... Moralité : la France baveuse au lieu de déclarer la guerre aurait mieux fait de s'occuper de *Finnegans' Wake*. Eh bien oui... il y a ces familles... les familles n'est-ce pas. Il y a un très bon mot de Lacan dont je me suis souvenu pendant que vous parliez, c'est « une épouse n'a rien d'humain ». Si ça tourne à l'humain... ça veut dire que l'amour n'est pas là. L'amour, voyez-vous, n'a rien d'humain ! Je suis pas en train de vous parler de l'amour de Dieu, encore que... ah ces femmes ! Ces saintes ! C'est pas de l'amour, ça, c'est autre chose... c'est pas de la confusion, c'est de l'hystérie... Nous parlons de l'hystérie, nous sommes bien d'accord ? Eh bien, trop de liberté chez Lacan, non, non ! Trop de liberté dans les familles, sûrement ! Le corsetage auquel il s'est livré... et que pouvait-il faire d'autre ? Je le vois encore me disant, de façon assez grave après tout : Benveniste venait d'être ramassé dans la rue sur un banc, il venait de perdre ses papiers... Benveniste le grand Benveniste. Alors il me dit tout à coup : « Ah, c'est curieux, quand un homme tombe, ah ! » tombe... disons tombe...

**J.A.** Ah, c'était « tombe » ? Dans le récit que j'ai recueilli c'est « meurt ».

**P.S.** Bon... tombe... disons tombe... Enfin, bon... quand un bonhomme devient un meuble de sa famille...

**J.A.** Je l'ai cité dans mon recueil des bons mots...

**P.S.** C'est à moi qu'il l'a dit ! Vous avez peut-être cité... Non, mais il l'a peut-être dit à d'autres !

**J.A.** C'est de là que je le tiens.

**P.S.** Bon. Quand un homme tombe, pauvres hommes, n'est-ce pas mesdames, il devient un meuble de sa famille ! Ça veut dire qu'il était là quand même conçu comme meuble déjà depuis longtemps. Meuble de prix, il y a des meubles plus ou moins chers... Maintenant, c'est pas tout à fait du design. Ça nous mènerait à la question du goût. Quel meuble qu'un homme qui tombe représente pour sa famille ? C'est toujours... c'est une commode Louis XV ? Louis XVI ? Je sais pas moi... Un bahut ? Est-ce que c'est très cher ou pas ? Eh bien, Lacan c'était très cher, nous sommes d'accord, il faut quand même pas... La question de l'argent est considérable... considérable ; ne pas en parler c'est fuir la question de l'amour. L'amour, c'est embêtant parce que c'est gratuit. Et même d'une telle gratuité que ça n'a pas de prix, que ça tombe, que ça va à l'encontre, violemment à l'encontre de toute opération sociale, amicale et monétaire. Non ? Il me semble. C'est très surveillé l'amour, puisque ça n'a pas de prix... puisque c'est gratuit ! Alors si c'est gratuit, ça change tout ! Ça s'obtient pas, ça se donne, gratuitement. Et, figurez-vous, ça existe !

**J.A.** Comment est-ce que vous le savez ?

**P.S.** Je l'ai lu ! Et ça s'appelle d'ailleurs quelque chose qui ressemble beaucoup à l'histoire de la littérature, de l'art, de la poésie. Mon effort auprès de Lacan ça a été d'essayer de le sensibiliser au fait qu'il fallait — je résume — qu'il fallait passer vraiment de Gide à Joyce. Sachez entre autres choses que Joyce est un immense écrivain, bien sûr, très, très, au courant de ce qui peut se passer entre un homme et une femme. C'est quand même le sujet. Faut pas déconner, hein ? Mais peut-être un sujet qui est de plus en plus loin de nous actuellement, pour des raisons que nous pourrions évoquer. Ça se passe entre un homme et une femme. Pourquoi ? Parce que c'est ce qu'il y a de plus asocial, comme a dit le bon Freud. On vous dit que c'est tout ce qu'il y a de plus naturel et social, alors que c'est tout à fait le contraire. Comme c'est curieux ! Ça pourrait arriver comme critique sociale fondamentale, historique aussi. Et alors, l'absence... L'amour qu'on n'obtient pas peut conduire en effet à la fureur. C'est qu'on ne peut pas oublier que dans le cas, si j'ose dire, de Lacan, la fureur était là.

C'était quelqu'un de furieux, furibond ! Les témoignages abondent ! Je l'ai vu moi-même ! Furieux pour des tas de raisons, mais furieux ! Euh... l'amour ne rend pas furieux. Ça rend plutôt détaché. Puisqu'il y a ce qu'il faut quelque part, on ne cherche pas, on a trouvé. Je ne cherche pas, je trouve ! Eh voilà... c'est-à-dire que là, la question de l'objet a pour les femmes il la pose de façon tout à fait crue, c'est les enfants dont elles s'occupent. Alors les femmes avec leur petit a, leurs petits a... c'est plein de petits a dans le rôle des femmes... l'objet petit a...

**J.A.** Est-ce inconcevable un amour qu'on n'obtient pas qui ne rendrait pas furieux ?

**P.S.** Je ne pense pas. Je crois que la fureur est exigible dans ce cas. Elle est plus ou moins refoulée, plus ou moins sous-jacente, elle appelle à l'esprit de vengeance et au ressentiment. Ça c'est la fameuse formule de Nietzsche : l'esprit de vengeance c'est quoi ? C'est le ressentiment contre le temps... le ressentiment de la volonté... La fureur implique le vouloir. Vouloir c'est déjà beaucoup trop. L'esprit de vengeance c'est le ressentiment de la volonté contre le temps. Voilà. Ce sont les embarras de la volonté... parfois avec le temps... Donc c'est une question de temps. Qu'en est-il des rapports de Lacan avec le temps ? Qu'en est-il des rapports de n'importe qui avec le temps ? Parce que l'épiclérat c'est une question de temps. On est sur une sorte de temporalité. Est-ce que c'est la transmission la plus fiable dans le temps... Il y a une transmission orale très importante, essentielle, mais qui s'évanouit vite si vous n'êtes plus là. À part ça c'est des on-dit, des on-dit, des on-dit... Moi je vous parle de Lacan parce que je l'ai vu ! Maintenant c'est loin. Quelle est la transmission dans le temps la plus fiable et la seule ? C'est l'écrit : c'est la bataille pour l'écrit, la bataille pour le temps. Quand Joyce dit : « Je vais donner aux universitaires à s'occuper de moi pendant trois siècles »... Je dirais que ça peut être pour un millénaire ou deux ; après tout, il y a des écrits que nous sommes toujours obligés de considérer et qui sont très anciens ! Le reste, c'est quoi ? C'est la bataille pour le temps ! On doute ou pas du temps ; on est là simplement pour le temps où on est en train de vivre et d'impressionner ses auditeurs ; et même, ça s'arrête vite, vous savez, c'est deux générations... à peine... à peine... hein ? Alors « la Recherche du temps perdu »... La transmission c'est l'écrit. Et la bataille sur l'écrit, c'est... c'est la lutte à mort ! Lacan a perdu la bataille de l'écrit.

**J.A.** Est-ce que vous diriez...

**P.S.** C'était un grand général...

**J.A.** Est-ce que vous diriez qu'il n'avait pas le temps ?

**P.S.** Non, je pense que c'est lié à la question de famille. L'amour, si j'ose m'exprimer ainsi, l'amour vous rend libre par rapport au temps et vous débarrasse de votre esprit de vengeance et de votre ressentiment par rapport au temps. Voilà. C'est très important. Je suis pour, mais je ne fais que l'imaginer pour la pratique analytique qui elle-même est fondée sur une certaine conception très précise et très particulière du langage et du temps. Sauf erreur de ma part.

**J.A.** Merci.

**Marie-Claire Boons.** Comme il y a eu pas mal d'anecdotes, je voulais simplement ajouter une phrase qu'un jour Sylvia m'a dite : « Lacan n'aime personne sauf sa fille. »

**P.S.** Sauf ?

**M.-C.B.** : « Il n'aime personne sauf sa fille. » Je m'en rappellerai toujours, parce que ça m'avait... justement le rapport père/fille...

**P.S.** Moi je dirais le contraire : il aime le premier ou la première venue, sauf sa fille.

**M.-C.B.** C'est le contraire de ce que Sylvia disait !

**P.S.** Oui, mais Sylvia se trompe ! Comme j'ai réussi, je pense, à le démontrer. C'est quelqu'un qui a, par rapport à la notion d'homme, une vision d'infantilisation. Mais c'est très fréquent chez les femmes, ça... On leur montre des hommes, elles voient des petits garçons sous leur peau. Et il faut passer par cette déchéance !

**J.A.** Au cours du séminaire, on voyait de temps en temps Lacan lâcher quelque chose qu'il n'avait pas envie de dire, dépassé par sa propre parole. Dans *L'Angoisse*, il se laisse aller à dire, mais c'est très rapide, très fugitif et je n'ai pas la formule précise, seulement l'indication, que nos proches nous ratent toujours. La proximité, c'est le ratage assuré.

**P.S.** Ça veut rien dire non plus ça, parce que... et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

**J.A.** Des analysants !

**P.S.** Oui. Sinon alors, on va rester dans le roman familial, éternellement... C'est une invention récente, qui va disparaître... qui est en cours de disparition. C'est très XIX<sup>e</sup> de salon. C'est la raison pour laquelle il faut passer absolument à Joyce ! Ou alors on va continuer... Vous savez, les références sont étranges, c'est Paul Valéry ! C'est le même étourdissement qu'on peut avoir lorsqu'on voit que Beaufret, traducteur de Heidegger, pour faire comprendre aux Français ce qu'il en est de la question de Hölderlin, convoque Paul Valéry. Valéry, c'est très bien, mais ça n'a rien à voir avec la vastitude du sujet évoqué. Donc, il y a un problème français, de culture française, d'éducation française, de référence à la française... et oui... c'était avant la Deuxième Guerre mondiale ! Il y a quelque chose qui ne va pas.

**J.A.** Vous l'avez su tout de suite, quand vous avez rencontré Lacan, que ça n'allait pas ?

**P.S.** Oui, on l'a su tout de suite. On a eu tout de suite des polémiques, charmantes d'ailleurs, parce qu'on avait publié les Anagrammes de Saussure, etc., et ça avait mal commencé parce qu'il avait dit que Saussure était indifférent à la poésie, alors... ça a été tout de suite la polémique sur la littérature bien sûr, mais c'était charmant...

**J.A.** Sur les anagrammes ?

**P.S.** Oh, pas seulement... sur Sade...

**J.A.** Ah !

**P.S.** Ah, oui ! Sur tout finalement ! Comme avec Freud, « c'est pas ci », « c'est pas ça ». Sade c'est pas ça... Vous comprenez... Voilà... J'ai tenu... C'était intéressant de voir quelqu'un résister en essayant de dépasser, ou de s'approprier en le dépassant quelque chose qui résiste... Finalement, c'était toute la culture... enfin ça faisait beaucoup de choses. C'est tout un rapport physique ou sexuel, d'ailleurs, bien sûr, avec l'énorme continent littéraire que tout le monde a tendance à passer par profits et pertes, comme si c'était une marginalité alors que c'est central. Je parlais de Shakespeare parce que... par exemple... Voilà. C'est tout. C'était donc... Je n'ai pas passé ma vie à discuter avec Lacan, j'ai fait d'autres choses. Mais sur ce plan-là, je peux dire un certain nombre de choses que j'ai constatées. C'est-à-dire le retentissement de la langue par rapport aux questions absolument essentielles qu'il se posait, et du coup à l'embarras dans l'écrit ! Alors que les improvisations de Lacan, j'ai dit que c'était le plus beau théâtre que j'aie jamais vu, et je le maintiens, étaient tout à fait parfois extraordinairement pénibles, parce qu'il ne se passait rien, et il se passait quelque chose alors qu'il ne se passait rien. Il était parfois absolument éblouissant ! Simplement quelqu'un pense en parlant... Il adapte sa parole au fait que sa pensée s'est déjà moins décalée par rapport à une pratique qui, elle-même, n'était pas n'importe laquelle, qui m'intéressait. Je ne suis pas du tout dans cette pratique-là ; encore que je puisse essayer de l'imaginer. Romanesquement. Je suppose d'ailleurs que s'il m'écoutait gentiment c'est parce qu'il trouvait que j'avais un don pour imaginer la chose.

**J.A.** Et qu'est-ce qui fait que ça n'a pas marché ?

**P.S.** Ça a très bien marché !

**J.A.** Que vous n'ayez pas réussi à le tirer jusque-là ?

**P.S.** C'était trop... c'était trop tard. Il aurait fallu qu'il y eût trente ans dans le psy... D'où le conformisme... Quand les femmes sont conformistes, elles le sont... Dans les époques de subversion elles sont un peu en avant ; dans les états de régression comme aujourd'hui... c'est

fatal ! Je parlais des femmes de Lacan. On peut parler de Thérèse Parisot ou autre, ce serait toujours aussi intéressant, c'est-à-dire la constatation de la part de Lacan d'une aliénation ; les trousseaux de clés, beaucoup d'argent, mais pas la chance, pour dire les choses crûment. Moi, j'aime beaucoup raconter... en amour...

**J.A.** Vous pouvez parler un peu plus fort qu'on vous entende ? Prenez un micro.

**Guy Casadamont.** En pensant à cette soirée et ce séminaire avec vous, Philippe Sollers, trois points se sont imposés à moi, et puis : rien...

**P.S.** Ah, non ! non ! non ! Alors taisez-vous tout de suite !

**G.C.** Le premier, c'est un compliment pour cette phrase que vous êtes allé chercher je ne sais pas où chez Kafka, mais qui chez vous est dans Théorie des exceptions : « écrire, c'est bondit hors du rang des meurtriers ». Je trouve que cette phrase vous va. Le deuxième point, c'est un constat : à vous lire, il me semble que la paix, ce n'est pas votre affaire, ni avec autrui ni avec vous.

**P.S.** La paix ? P A I X ?

**G.C.** Oui. (*rires*) Le troisième point, c'est une question : dans *Casanova*, vous écrivez : « Tout écrivain est paranoïaque, c'est entendu. » Dès lors, la question que je vous adresse c'est : qu'est-ce que sait un écrivain absolument ?

**P.S.** Un écrivain... ?

**G.C.** ... absolument.

**P.S.** Absolument. Eh bien, voyez-vous, je crois que Freud a eu raison de dire qu'il était un paranoïaque qui avait réussi. Ce qui aurait fait que, de plus en plus aujourd'hui, on aborde la question par des termes psychiatriques classiques...

**J. A.** On n'y tient pas particulièrement !

**P.S.** Ils ont été prononcés ! Et c'est ça qui m'intéresse. C'est que, finalement, un, deux, trois, arrivent à terme... psychiatriquement... Ça, ça m'intéresse beaucoup. Vous êtes passés par Kafka... ensuite, vous êtes passé par... Il y aurait beaucoup à dire sur la guerre... et en effet... je suis en guerre permanente... à la chinoise, d'ailleurs ! Comme vous ? Voyez... comme c'est drôle ! Eh oui ! Relisez le texte de Jung sur Joyce, par exemple. Très étonnant, dans les dates, Jung... et Joyce, vous le savez sans doute avait ironisé sur la *jung Frau* et tout ça, disant tout simplement que pour comprendre l'agressivité de Jung à son sujet, il suffisait de traduire son propre nom en allemand, ça fait Freud ! « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue. » C'est Freud ça. Plus extraordinaire serait la formulation qui n'a pas encore été

---

<sup>1</sup> On pouvait aussi entendre, et donc écrire « c'est ».

vraiment sondée c'est : j'ai réussi là où le schizophrène échoue. Je vous propose qu'on tienne un séminaire sur ce thème.... Ça changera la donne. Il y a toujours beaucoup trop de Jung dans l'atmosphère ; c'est pas la marée noire, pas du goudron, mais l'occultisme des sectes qui me démentira. Comme quoi il faut se tenir au sexuel strict ! Et c'est ce que je fais.

**Cécile Imbert.** À ce propos...

**P.S.** A propos du sexe ?

**C.I.** J'ai toujours pensé que s'il y avait quelque chose de gratuit, c'était la sexualité. Et vous, vous dites l'amour c'est gratuit. Alors, tout à coup c'est comme s'il n'y avait plus de différence. J'ai un slogan... tout à coup je l'entends avec un autre mot...

**P.S.** Oui.

**C.I.** Alors il y a pas de différence entre l'amour...

**P.S.** ...et la sexualité ? Précisément la sensualité... avec deux s...

**C.I.** Elle est jolie la sensualité...

**P.S.** Oui.

**C.I.** J'ai toujours pensé qu'il y avait peut-être une différence entre l'amour et les pratiques sexuelles, quelles qu'elles soient...

**P. S.** Mais ça va de soi !

**C.I.** Alors, tout est gratuit ?

**P.S.** Alors la sensualité, n'est-ce pas, je ne sais pas si vous vous en êtes aperçue, en fait, est rarement gratuite. Ce qui m'amuse d'ailleurs, c'est qu'il y a un débat qui a été instauré à propos de la prostitution récemment. On a vu un certain nombre de femmes très remarquables, mais très disparates, signer ensemble une pétition pour appeler à encourager en quelque sorte les femmes qui avaient décidé de se prostituer librement. C'est très important comme symptôme, c'est une pétition intéressante de femmes pour beaucoup...

**J.A.** Nous en avons ici une dans la salle.

**P.S.** ... pour beaucoup d'un certain âge d'ailleurs, qui avaient à soutenir le fait que les femmes puissent vivre de la prostitution. Cela m'a beaucoup intéressé. Beaucoup intéressé. La première question que j'avais envie de leur poser c'était : « Quels sont vos intérêts dans la région ? » Aucun ! Aucun ! C'est une question très intéressante. Bref, la sensualité dont on fait grand cas, je l'écris à la Queneau avec deux s, parce que ça commence à bien faire tout ça, mais la sensualité comme on dit est rarement gratuite. Cela dit, sans confession j'ai fréquenté beaucoup de prostituées et j'ai eu des histoires d'amour avec certaines où tout devenait

gratuit, tout d'un coup, c'est même la preuve que je peux vous apporter que quelque chose basculerait. La psychanalyse n'est pas gratuite, elle a raison : ça se saurait. Qu'il y ait des histoires d'amour entre analyste et patiente... Ça se dit beaucoup.

**J.A.** Ça existe !

**P.S.** Ça existe. Voilà. Et tout ça, et tout ça. Mais puisqu'on parlait de l'amour, j'insiste sur l'absolue gratuité. Inutile de vous dire que je considère, et je crois que j'ai raison, que c'est très rare, puisque nous sommes tous des marchandises en train de nous évaluer les unes les autres... L'amour sans épisode sexuel me paraît une fable ! Mystique. Mais l'amour surgissant du sexuel... eh... en principe c'est pas fait pour ça... D'où les objets de part et d'autres. Je parle toujours de ce qui peut arriver en faveur d'une femme... comme si c'était mystérieux. On est hétérosexuel quand on aime une femme qu'on soit un homme ou une femme. Bref, je me suis demandé si les signataires de cette pétition aimaient les femmes. Et je ne crois pas ! Je crois même que c'est ce qui les motive. C'est la raison pour laquelle elles ne l'ont pas signée avec les hommes, pour bien marquer à quel point elles n'aiment pas les femmes. C'est leur problème, pas le mien.

**M.-C.B.** Oui, mais c'est toi qui dit qu'elles ne les aiment pas.

**P.S.** C'est ça : c'est moi qui le dis. Qui fait que je le redis. Et même c'est ce qu'elles me disent.

**Voix féminine** *Question sur Sade (assez inaudible sur la bande magnétique)*

**P.S.** Ce qui m'intéressait c'était ce que pouvait en dire Lacan, parce que c'était ce qui pouvait m'apparaître comme étant neuf. Enfin, en tout cas Sade et Joyce, on connaît bien les séminaires, il y a des écrits « Kant avec Sade », « Joyce... ». Comme je travaillais beaucoup autour d'un certain nombre de références précises, parce que ce sont des questions historiques très précises, parce que Sade n'apparaît pas n'importe quand, et Joyce n'apparaît n'importe quand non plus dans l'histoire de l'anglais, ça m'intéressait de voir quelqu'un qui s'interrogeait précisément sur des points, appelons-les clés. Freud lui-même n'a pas choisi n'importe qui : Dostoïevski c'est quand même très très important pour savoir comment il définit l'hystérie de Dostoïevski par rapport à l'épilepsie classique, vous avez lu ce texte fameux. La création littéraire, la création artistique a toujours fait partie d'une question... La psychanalyse aurait quelque chose à dire là-dessus, elle l'a dit. Souvent, il y a des textes remarquables... Il y a des lacunes considérables dans l'histoire psychanalytique par rapport à l'histoire de l'art, mais finalement le discours du psychanalyste fut un jour ou l'autre conduit à dire quelque chose de Shakespeare, ou autre, sur des points qui semblaient comme ça

fondamentaux. Hamlet par exemple. Parce que Œdipe... il sort pas... c'est la littérature qui a donné ses lettres..., c'est l'affiche ! ...un grand spectacle à la psychanalyse... à commencer par le cher Œdipe. Alors là on peut savoir quand même : la folie... la folie, la psychose, la perversion, etc. Donc, c'est mon terrain. Donc j'essaie de voir ce qui peut... J'écoute Lacan, j'écoute ce qu'il dit ; ça m'intéresse. En même temps je juge que c'est pas sain. Au contraire c'est pas gênant, c'est très excitant. Ça permet un débat. Dire par exemple que Sade manque d'humour paraît un contresens complet ! Je l'ai dit. Il ne l'a pas apprécié, mais ça l'excitait, on a dîné ensemble... Ça se joue argument contre argument. À ce niveau-là, c'est très intéressant de jouer avec quelqu'un qui est quand même un très grand professionnel... Voilà. Donc ce n'est pas négatif, c'est une critique... une critique constructive, comme on dit.

**J.A.** Finalement, Lacan vous a amené à rêver un Lacan qui serait de plain-pied avec Joyce. Vous avez deux Lacan : celui que vous avez connu, un peu désespérant...

**P.S.** Non. Charmant, généreux... Rigolo...

**J.A.** Mais il y a aussi celui qu'il aurait pu être, que vous avez imaginé ?

**P.S.** C'est-à-dire, il aurait pu être... non... vous comprenez... non, comment dire : Lacan nous aurait laissé ses mémoires de libertin professionnel, ça m'intéresserait. Ça manque !

**Danielle Arnoux.** Ma question n'est pas une question. C'est un peu en amont de la discussion, mais on n'a pas parlé de ça encore, de la façon dont Lacan a étudié l'amour avec *Le Banquet* de Platon, et ce qu'il a situé comme essentiel dans *Le Banquet* de Platon, la distinction entre l'éraсте et l'éromène. Dans ce que vous dites, sur l'amour que Lacan n'a pas obtenu, vous le prenez côté éromène. Or, justement, il y avait dans Socrate une sorte de modèle idéal de l'analyste en tant qu'il trouvait là quelqu'un qui, côté *éroménos*, faisait le vide, qui tentait d'être un pur éraсте. Et Lacan le pose comme modèle pour une ascèse de l'analyste. Donc, cet amour qu'il n'a pas obtenu, est-ce qu'il le cherchait ? Ou est-ce qu'au contraire il ne s'adressait à des objets qu'en tant qu'il était pur éraсте lui-même ?

**P.S.** Il était... ?

**D.A.** Pur éraсте.

**J.A.** Il y a de la purée là-dedans.

**P.S.** D'abord, vous parlez de Platon. Alors, la question que l'on aborde, dans la métaphysique, c'est Lacan qui l'a dit crûment, c'est des histoires... C'est un banquet de tantouses ! C'est très homosexuel, Madame...

**D.A.** Et alors ?

**P.S.** Et alors ? Et alors c'est de la métaphysique. J'espère que... C'est Lacan qui l'a dit. J'ai beaucoup de respect pour Platon, mais enfin, c'est quand même une grande histoire de la métaphysique elle-même. Enfin, je veux bien qu'on s'en tienne à Platon. Comme dit Baudelaire, vous savez : *La lettre volée*, d'Edgar Poe, c'est curieux, parce que Lacan aurait pu y penser quand même... Il n'a pas un mot pour Baudelaire... Baudelaire qui s'intéressait à Poe. Baudelaire permet à mon avis des choses qui n'ont jamais été dites encore sur la mère française. Et, comme vous le savez, *Les Fleurs du mal* devaient s'appeler « Les Lesbiennes ». Dans une des pièces condamnées jusqu'en 1947 figure ce vers fameux : « Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère »... Réfléchissez sur cet œil ! « Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère. » Nous sommes à Lesbos... c'est pas dans *Le Banquet*. On aime les femmes. On est hétérosexuel quand on aime les femmes, qu'on soit un homme ou une femme. Petit essai de sortie de la métaphysique. De toute façon, c'est ça le fond du problème : Eros, tout ça, la sphère... patati, patata... Eh oui, c'est dur la métaphysique. Faut se mettre à lire Heidegger tout de même, sérieusement, au lieu de lui donner un coup de pied toutes les semaines... par ignorance ! Lacan était très soucieux de Heidegger. Vous connaissez l'anecdote racontée par Aufret, qui était en analyse avec Lacan. Lacan se taisait. Aufret racontait, na-na-na, il en avait marre. Et puis il était allé voir Heidegger. Et comme il en avait marre que Lacan se tût, il dit à Lacan, tout à coup, en début de séance : « Tiens j'ai été chez Heidegger, qui m'a parlé de vous. » Et Lacan, fou, surgit du fauteuil en disant : « Qu'est-ce qu'il a dit ? » L'anecdote est ravissante.

**J.A.** Vous connaissez l'anecdote inverse, celle qui lui répond ? C'est quand Heidegger recevant les *Écrits*, dit : « Le psychiatre a besoin d'un psychiatre. »

**P.S.** Oui, et il y en a une autre qui m'a été racontée par Catherine Millot qui a écrit d'ailleurs, qui a tenté de se saisir du phénomène des épiphanies chez Joyce, il y a des livres très intéressants que j'ai publiés..., et donc l'anecdote est tout à fait délicieuse. Lacan était un peu embarrassé de ses nœuds... Il dit : « Heidegger est très fatigué, on va aller le voir » — c'était en 75, 76 —, et alors, ils partent tous les deux. Heidegger très fatigué, vous pensez bien qu'il se foutait pas mal du maniement des bouts de ficelle. Ils entrent dans l'appartement, et ils entendent une voix féminine, c'est la voix d'Elfried qui leur crie : « Les patins ! » Alors je pourrais vous dire sur Hanna... Il faut regarder du côté des femmes de Lacan. Voilà ce que j'aurais dit ce soir, finalement.

**J.A.** À quoi tient le tabou ?

**P.S.** Le tabou dont je parle ?

**J.A.** Oui. Qui fait qu'on n'y regarde pas, justement.

**P.S.** C'est tout à fait... c'est tout à fait bêta : la bourgeoisie est comme ça, non ? Rose Masson aussi, qui était la chef du clan, c'était pas drôle. Moi je trouvais, j'étais tout petit, j'arrive, je vois tous ces messieurs un peu engoncés, embarrassés, par l'histoire, il s'est passé des choses très graves... Je vais voir, je mène mon enquête... J'ai vu beaucoup de monde à l'époque, même tout le monde... Tiens, les anecdotes. Il y avait le pauvre père Masson, explosif, les cheveux en bataille, tout ça, il était avec un plaid, immobile, et Rose, le chef du clan me dit : « Il a fait une sortie contre Georges Bataille... Il sortait nu sous son imperméable les soirs d'orage... Vous vous rendez compte ! » On n'est pas dans *Le Banquet* de Platon... Bref, c'était pas convenable, tout simplement. C'est ça les transmissions, dans les histoires. Bien sûr. Il est parti en Amérique... heureusement, tiens ! Nous entrons dans une époque où il faut quand même être au courant, où la sexualité, telle qu'elle est devenue, à faire de plus en plus l'impasse sur le désir masculin... pas le désir masculin pour son homologue, mais sur son altération révélatrice. Ce qui fait qu'on peut très bien prévoir, comme Platon d'ailleurs l'a dit, un élevage d'hommes qui conviendra à la situation. Barbon, homosexuel mâle...

**Paul Rogliano.** J'écrivais dans votre dos...

**P.S.** Vous écriviez... ?

**P.R.** Dans votre dos.

**P.S.** Je ne vous ai pas vu !

**P.R.** Alors par honnêteté, et par facilité de débutant, je vais vous lire ce que j'ai écrit dans votre dos en fait.

**P.S.** Oubliez mon dos parce que vous n'étiez pas dans mon dos !

**P.R.** Ah bon ? Ah mince alors ! Mais pourtant j'étais face à vous mais j'étais dans votre dos. Je ne sais pas du tout comment je m'y suis pris, et en plus j'ai écrit ça sur un torchon...

**P.S.** Allez-y, allez-y.

**P.R.** J'ai écrit « déchouer ».

**P.S.** Comment l'écrivez-vous ?

**P.R.** Dé-chouer. Voilà.

**P.S.** C'est pas mal !

**P.R.** C'est pas mal ! Et puis j'ai continué.

**P.S.** C'est bien pour avoir écrit dans mon dos ! Est-ce que ça ne vous est pas venu, cher monsieur, du fait que le...

**P.R.** Elle est stupéfiante, mais j'ai pas fini. Après, j'ai mis « déchouissant ». Oui. Et je ne pouvais pas me retenir de l'écrire.

**P.S.** C'est bien. C'est très beau.

**P.R.** Et puis j'ai regardé et puis j'ai écrit « Mon père ».

**P.S.** Maubert ?

**P.R.** Mon père. Trois points de suspension.

**P.S.** Trois points de suspension. Comme vous y allez !

**P.R.** Puis « Papa ». Trois points de suspension.

**P.S.** Toujours dans mon dos.

**P.R.** Ah oui, alors là, j'y prenais un plaisir ! Puis « Papinou ».

**P.S.** Papinou ?

**P.R.** Alors ça, ça commence à aller moins bien !

**P.S.** Alors là vous avez arrêté ?

**P.R.** Non, non.

**P.S.** D'écrire ?

**P.R.** Non. J'ai continué. J'ai mis « Papouné ». Trois points de suspension. Et puis « Ploup ».

**P.S.** Ploup ?

**P.R.** Ploup. Voilà.

**P.S.** C'est d'une tendresse infinie.

**P.R.** Et c'est pas fini. J'ai mis « tenir ». Tenir. Pour aimer tenir. Écrivons.

**P.S.** Pas mal.

**P.R.** Et en fait je pense que j'ai pu écrire ça parce que je me suis autorisé, pendant longtemps, à rester un peu psychotique.

**P.S.** Et vous ne vous l'autorisez plus ?

**P.R.** Si, toujours.

**P.S.** À la bonne heure !

**P.R.** Et puis finalement, vous me paraissez un petit peu fâché...

**P.S.** Pardon ?

**P.R.** Un peu, mais pas contre moi, contre une bienséance de l'hystérie sociale.

**P.S.** Oui. Oh, oui... c'est pas un petit peu, c'est tout à fait...

**P.R.** Bien sûr, bien sûr... mais j'ai regardé... mais mon regard s'est détourné de vous puisque j'ai regardé Jean Allouch. Et je m'entendais un petit peu parler de Jacques Lacan, et j'essaie

de trouver où sont les ponctuations dans tout ça en fait... les ponctuations... Elles étaient un peu clair parsemées, très peu de ponctuations, dans cette histoire de la transmission. Effectivement, pour ne pas être déçu, il faut tenir... et alors, effectivement, si l'amour est gratuit, il est peut-être de l'ordre psychotique. Voilà ce que vous m'avez fait venir à l'esprit. Alors, est-ce qu'être écrivain... Vous n'avez pas répondu à mon voisin qui était dans mon dos...

**P.S.** Cette fois-ci c'est vrai !

**P.R.** Alors je vous relance la question : est-ce qu'être écrivain c'est justement d'essayer de s'écrire le moins possible et de tenir devant les femmes, pour pas les avoir sur le dos ?

**P.S.** Pour être dans leur dos.

**P.R.** Ah, c'est pas mal, ça. Je rends le micro !

**J.A.** Eh bien merci Philippe Sollers.

**P. S.** Merci à vous.

Post scriptum. Après le séminaire, dîner à la brasserie Balzar (les garçons, qui en ont pourtant vu d'autres, s'en souviennent encore). Conversation animée d'une petite dizaine de personnes. Le dîner se prolonge, la salle, peu à peu, se vide. On commence à ranger les tables. Tout à coup, une voix masculine et tonitruante, venant d'une table voisine, s'adresse à Sollers, mais aussi à la cantonade, ceci dans la meilleure tradition Dada : « Sollers, tu es une merde ! » Réponse de l'interpellé, d'une voix non moins hurlante : « Oui, connard, tu le savais pas ? »